



Il lisait un livre ascétique. (Page 310.)

nua le roi du même ton enjoué, que vous me donnâtes Belle-Isle ?

— C'est encore vrai, sire. Seulement, comme vous ne l'avez pas prise, vous en viendrez prendre possession.

— Je le veux bien.

— C'était, d'ailleurs, l'intention de Votre Majesté autant que la mienne, et je ne saurais dire à Votre Majesté combien j'ai été heureux et fier en voyant toute la maison militaire du roi venir de Paris pour cette prise de possession.

Le roi balbutia qu'il n'avait pas amené ses mousquetaires pour cela seulement.

— Oh ! je le pense bien, dit vivement Fouquet ; Votre Majesté sait trop bien qu'il lui suffit de venir seule, une badine à la main, pour faire tomber toutes les fortifications de Belle-Isle.

— Peste ! s'écria le roi, je ne veux pas qu'elles tombent, ces belles fortifications qui ont coûté si cher à élever. Non ! qu'elles demeurent contre les Hollandais et les Anglais. Ce que je veux voir à Belle-Isle, vous ne le devineriez pas, monsieur Fouquet : ce sont les belles paysannes, filles et femmes, des terres ou des grèves, qui dansent si bien et sont si séduisantes avec leurs jupes d'écarlate ! On m'a fort vanté vos vassales, monsieur le surintendant. Tenez, faites-les-moi voir.

— Quand Votre Majesté voudra.

— Avez-vous quelque moyen de transport ? Ce serait demain si vous vouliez.

Le surintendant sentit le coup, qui n'était pas adroit, et il répondit :

— Non, sire : j'ignorais le désir de Votre Majesté, j'ignorais surtout sa hâte de voir Belle-Isle, et je ne me suis précautionné en rien.

— Vous avez un bateau à vous, cependant ?

— J'en ai cinq ; mais ils sont tous, soit au port, soit à Paimbœuf, et, pour les rejoindre ou les faire arriver, il faut au moins vingt-quatre heures. Ai-je besoin d'envoyer un courrier ? faut-il que je le fasse ?

— Attendez encore ; laissez finir la fièvre ; attendez à demain.

— C'est vrai... Qui sait si demain nous n'aurons pas mille autres idées ? répliqua Fouquet, désormais hors de doute et fort pâle.

Le roi tressaillit et allongea la main vers sa clochette ; mais Fouquet le prévint.

— Sire, dit-il, j'ai la fièvre ; je tremble de froid. Si je demeure un moment de plus, je suis capable de m'évanouir. Je demande à Votre Majesté la permission de m'aller cacher sous les couvertures.

— En effet, vous grelottez ; c'est affligeant à voir. Allez, monsieur Fouquet, allez. J'enverrai savoir de vos nouvelles.

— Votre Majesté me comble. Dans une heure, je me trouverai beaucoup mieux.

— Je veux que quelqu'un vous reconduise, dit le roi.

— Comme il vous plaira, sire, je prendrais volontiers le bras de quelqu'un.

— Monsieur d'Artagnan ! cria le roi en sonnant de sa clochette.

— Oh ! sire, interrompit Fouquet en riant d'un air qui fit froid au prince, vous me donnez un capitaine des mousquetaires pour me conduire à mon logis ? Honneur bien équivoque, sire ! Un simple valet de pied, je vous prie.

— Et pourquoi, monsieur Fouquet ? M. d'Artagnan me reconduit bien, moi !

— Oui ; mais, quand il vous reconduit, sire, c'est pour vous obéir, tandis que moi...

— Eh bien ?

— Moi, s'il me faut rentrer chez moi avec votre chef des mousquetaires, on dira partout que vous me faites arrêter.

— Arrêter ? répéta le roi qui pâlit plus que Fouquet lui-même, arrêter ? Oh !...

— Eh ! que ne dit-on pas ! poursuivit Fouquet toujours riant ; et je gage qu'il se trouverait des gens assez méchants pour en rire ?

Cette saillie déconcerta le monarque. Fouquet fut assez habile ou assez heureux pour que Louis XIV reculât devant l'apparence du fait qu'il yéditait.

M. d'Artagnan, lorsqu'il parut, reçut l'ordre de désigner un mousquetaire pour accompagner le surintendant.

— Inutile, dit alors celui-ci : épée pour épée, j'aime autant Gourville, qui m'attend en bas. Mais cela ne m'empêchera pas de jouir de la société de M. d'Artagnan. Je suis bien aise qu'il voie Belle-Isle, lui qui se connaît si bien en fortifications.

D'Artagnan s'inclina, ne comprenant plus rien à la scène.

Fouquet salua encore, et sortit affectant toute la lenteur d'un homme qui se promène.

— La suite au prochain numéro. —

LES

## BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND

(Suite.)

### XXV

Bois-Doré pleura beaucoup en écoutant cette lecture, qui, dans la bouche de Mario, pénétrait plus avant encore dans son cœur.

— Hélas ! dit-il, je l'accusai souvent d'oubli, et il songeait à moi dès son premier jour de joie et de sécurité ! Il allait venir, sans doute, me confier sa femme et son enfant, et je n'aurais pas vécu seul et sans famille ! Mais, va, repose en paix dans le sein de Dieu, mon pauvre ami ! ton fils sera le mien, et, dans ma douleur de t'avoir si cruellement perdu, j'ai, du moins, cette consolation d'embrasser ta